



Laboratoire italien

Politique et société

31 | 2023

Gênes 2001

Iconographie politique de la bataille de Gênes

Iconografia politica della battaglia di Genova

Political iconography of the Battle of Genoa

Maxime Boidy, Luciano Del Castillo et Jacopo Galimberti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/laboratoireitalien/11143>

DOI : [10.4000/laboratoireitalien.11143](https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.11143)

ISSN : 2117-4970

Éditeur

ENS Éditions

Ce document vous est offert par Université Gustave Eiffel



Référence électronique

Maxime Boidy, Luciano Del Castillo et Jacopo Galimberti, « Iconographie politique de la bataille de Gênes », *Laboratoire italien* [En ligne], 31 | 2023, mis en ligne le 31 décembre 2023, consulté le 23 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/laboratoireitalien/11143> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.11143>

Ce document a été généré automatiquement le 26 avril 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Iconographie politique de la bataille de Gênes

Iconografia politica della battaglia di Genova

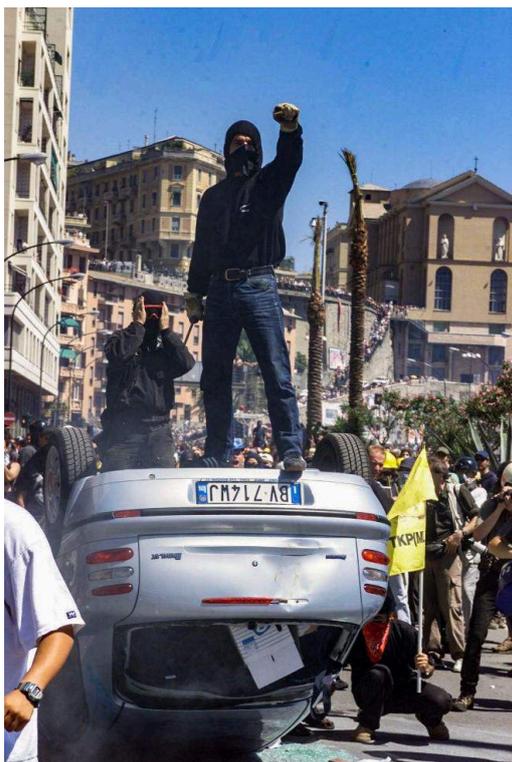
Political iconography of the Battle of Genoa

Maxime Boidy, Luciano Del Castillo et Jacopo Galimberti

Une banque d'images dans l'histoire, par Maxime Boidy

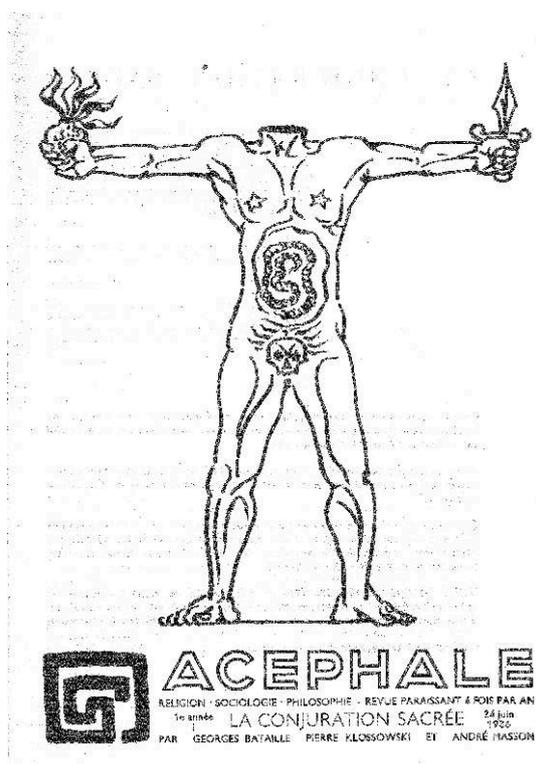
- ¹ Luciano Del Castillo est photographe de presse¹, auteur d'une importante série de clichés des manifestations organisées les 20 et 21 juillet 2001 contre la tenue du sommet du G8 dans la ville de Gênes. Son image d'un homme cagoulé, bravant l'objectif juché sur une voiture renversée (fig. 1), a été publiée en première page du *Corriere della Sera* le 22 juillet. Il s'agit de l'un des principaux cadrages immédiats d'une séquence historique étirée, « Gênes 2001 », encore difficilement saisissable vingt ans après.

Figure 1. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6566, © Luciano Del Castillo

- 2 Cette photo est paradoxale, à la fois célèbre et méconnue. La place qu'elle occupe dans le générique du documentaire *Black Block* (2011) de Carlo Augusto Bachschmidt, sa quasi-reconstitution en ouverture de la fiction *Diaz: Don't Clean Up This Blood* (2012) de Daniele Vicari n'y avaient rien changé : elle était difficilement accessible sur Internet au milieu des années 2010 lorsque je m'y suis intéressé². Les risques de la mémoire façonnée par les firmes multinationales telles que Google sont liés de manière organique à ce que le mouvement altermondialiste a tenté de faire dérailler, mais c'est une autre histoire. En matière de contradiction ou de rationalité, il importe plutôt de comprendre ici ce qu'on peut observer dans l'archive personnelle que nous a ouverte Luciano Del Castillo à l'occasion du colloque *Gênes 2001-2021* ; ce qu'on peut penser à partir d'elle, outre ce qu'on peut lire ici même sous sa plume d'acteur et de témoin, lui qui évoque la « prise » de Gênes aujourd'hui comme on a parlé de « bataille » au lendemain du contre-sommet³.
- 3 La photographie de l'émeutier au poing serré appelle des montages iconographiques qui tordent, compressent, redécoupent la séquence « Gênes 2001 ». J'en identifie au moins trois⁴.

Figure 2. André Masson, couverture du premier numéro d'*Acéphale*, 24 juin 1936

Rédition par les Éditions Jean-Michel Place, 1995

- 4 Un premier montage entrecroise mémoire et littérature. L'une et l'autre ont fait pacte dans un roman de l'écrivain Roberto Ferrucci, qui donne la part belle aux *ekphrasis* des archives visuelles de Gênes. Dans son roman *Cosa cambia* publié en 2007, traduit en français sous le titre *Ça change quoi* en 2010, on peut lire un trauma resurgi, un récit comme brusquement dérouté au moment où le narrateur s'emploie à retracer une cartographie cognitive de Gênes noyée sous les gaz de la police :

La salle de presse du Genoa Social Forum se trouvait à l'intérieur d'une école secondaire, dans une rue en haut des marches raides de la viale Brigade Partigiane. Le même escalier que l'on voit sur une photo, derrière le *black bloc* parfaitement habillé en *black bloc*, debout, dans l'axe du coffre à bagages, sur fond de voiture renversée, blanc ou gris métallisé, difficile à dire vu que le soleil cogne dessus. Il est là, tout droit, dans une posture de défi. Une posture, pas une expression, car on ne voit même pas ses yeux, tellement il a relevé son passe-montagne. Mais s'ils avaient été visibles, j'imagine qu'ils auraient été de défi, eux aussi. Avec un soupçon d'impunité, peut-être. On voit ce *black bloc*, donc, sur la photo. Une des innombrables photos qui ont été prises le samedi suivant dans la zone des affrontements avec la police, en face du piazzale Kennedy, et, plus haut, sur le corso Italia, la rue qui longe la plage. Il est debout, le *black bloc*, sur la voiture qui va devenir bientôt une torche [fig. 3], puis une carcasse. Il est là, arrogant et intouchable, les jambes écartées et le bras gauche tendu, le poing serré. Un poing de défi. Aucune autre signification. Le symbole de rien, cette main, mise là comme ça. Pour maudire, plutôt. Insulter. Provoquer. Sur la vitre arrière — qui a volé en éclats —, un journal s'ouvre tête en bas lui aussi, il déplie tout droit ses pages vers l'asphalte. Sur le fond, l'escalier, couvert de gens bloqués qui cherchent une issue aux charges des forces de l'ordre et aux gaz urticants. C'est une photo bizarre, où le sujet a l'air de poser. De jouer un rôle, dirait-on.⁵

Figure 3. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6573, © Luciano Del Castillo

- 5 Arrogant, intouchable, bizarre... : les adjectifs qui s'égrènent sont autant d'impressions mêlées, négatives, que l'archive ouverte de Luciano Del Castillo vient recomposer. Il y a cette photo sans les deux protagonistes cagoulés, où apparaissent d'autres manifestants ceinturant la voiture (fig. 4). Il y a cette photo en format portrait (fig. 5), qui montre à peu de choses près la même scène que celle du *Corriere della Sera*, bien qu'elle soit prise une fraction de seconde après, accentuant les instants, décisifs ou non, qui les singularisent : la tête cette fois-ci baissée est signe de recueillement, d'absorbement. On en déduit que l'arrogance, plus qu'une qualité inhérente à la scène, est l'objet d'une attention journalistique avant d'être littéraire. Il y a cette autre photo encore, en format paysage, prise quelques secondes auparavant ; elle montre les mêmes corps juchés sur la même voiture, mais annule toute frontalité (fig. 6). C'est davantage un tableau d'histoire, sorte de *Radeau de la Méduse* pris dans la tempête génoise, que l'objectif a capté. De cela aussi la sélection photojournalistique n'a pas voulu.

Figure 4. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6563, © Luciano Del Castillo

Figure 5. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6567, © Luciano Del Castillo

Figure 6. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6565, © Luciano Del Castillo

- 6 L'image retenue semble être, parmi toutes, la mieux à même de rendre compte d'une connivence entre le photographe et son sujet ; le malaise décrit par Roberto Ferrucci n'y est pas étranger. Dans une brève captation génoise montée dans un film d'archives, on retrouve la silhouette provocante filmée de dos, juchée cette fois-ci sur une poubelle⁶. Si quelques journalistes sont éparpillés dans le *no man's land* qui sépare les rangs des manifestants des forces de police italiennes (et sans doute Luciano Del Castillo se trouve-t-il dans ces parages), on voit depuis cette position inversée que le commerce visuel n'est pas réglé, que l'affrontement est réel et non joué.
- 7 Un deuxième montage implique un autre photojournaliste, Dylan Martinez, lequel travaillait dans les rues de Gênes pour Reuters – Luciano Del Castillo couvrant pour sa part le sommet du G8 pour l'agence italienne ANSA. C'est Martinez qui prit la photo de la mort de Carlo Giuliani, jeune manifestant italien de 23 ans abattu de deux balles de pistolet par un carabinier en fin d'après-midi le 20 juillet 2001⁷. Son image, recadrée, fut publiée en une du *Corriere della Sera* le 21 juillet. Dans un passage bouleversant, le roman de Roberto Ferrucci égrène les descriptions des prises de vue réalisées par Martinez avant et après les coups de feu. Son narrateur conduit l'autopsie d'un meurtre visuel dont les corps sur la voiture renversée capturés par Luciano Del Castillo sont un contrepoint. À nouveau, le texte littéraire en dit long sur ce choix plutôt qu'un autre : « Les muscles du garçon avec le passe-montagne sont tendus alors qu'il tient la bonbonne orange à hauteur de sa bouche. Son geste est bloqué là, à cet instant précis qui semble à mi-chemin entre l'attaque et la défense »⁸. Les poses corporelles sont revues dans un flou d'intentions. A contrario, dans les semaines qui suivirent les journées de juillet 2001, la photo de Martinez fut largement diffusée dans la presse internationale, pour légitimer un récit selon lequel les militants altermondialistes usèrent d'une violence démesurée, contraignant les autorités italiennes à punir afin de se préserver : « La métonymie visuelle de Gênes fut la violence des manifestants, non

celle de la police »⁹, concluent deux chercheurs en communication dans une étude solidement documentée.

- 8 L'image-force de l'émeutier capturée par Luciano Del Castillo fut sans aucun doute convoquée dans la presse pour appuyer cette lecture de façon moins nuancée. Mais son sens et son symbolisme ne s'y limitent pas et il reste une troisième piste sérieuse à explorer.
- 9 Ce numéro le montre en son entier, « Gênes 2001 » est la traîne d'un moment global marqué par le deuil et la mémoire, autrement vécus en Italie qu'ailleurs et jusqu'à aujourd'hui. En cela, il diffère du « Mai rampant » italien bien qu'il l'évoque inévitablement. Cet événement-séquence, à la jonction des décennies 1960-1970, a devancé les possibilités d'étirer la compréhension historique de l'année 1968 ailleurs dans le monde. Les questions qui se posent dès lors sont : quelles temporalités peut-on baliser par ce jeu d'échelles ? Faut-il remonter jusqu'au début des années 1960, pour retrouver le souvenir d'une ville de Gênes combattante et politisée¹⁰ ? Peut-on convoquer les années 1970, lorsque l'essor du mouvement autonome et sa répression par l'État italien se sont appuyés sur des images qui résonnent avec l'archive de Luciano Del Castillo ?
- 10 Cela est possible à condition de tenir compte des conflits d'interprétation que les images en question ont pu susciter. « Les vicissitudes de notre siècle sont résumées par peu de photos exemplaires qui ont fait date »¹¹, a écrit Umberto Eco à propos d'un affrontement armé à Milan en mai 1977 ; d'un homme cagoulé, armé d'un pistolet, dont l'image reproduite en une d'un quotidien allait normer le récit des luttes en Italie pour longtemps (voir fig. 7)¹². Parmi les exemples canoniques que cite Eco figurent le milicien saisi à l'article de la mort durant la guerre d'Espagne par Robert Capa ; l'assassinat d'un combattant nord-vietnamien d'une balle de revolver durant la bataille du Têt en 1968, sous l'œil des objectifs et des caméras ; le tableau christique du cadavre de Che Guevara en Bolivie. L'imaginaire convoqué par Eco, soit dit en passant, est déjà global. Et il n'a partie liée qu'avec des conflits armés et des guerres civiles, qu'avec la mort ou le deuil.
- 11 La photo de Luciano Del Castillo (voir fig. 1) appartient-elle à cette lignée ? On peut dire qu'elle est d'un autre siècle : le nôtre, qu'elle a solidement contribué à inaugurer, six semaines avant les attentats du 11 septembre sur le sol étasunien. Mais elle n'est une image potentielle de « Gênes 2001 », entendu comme événement de longue durée, qu'à condition de la combiner avec d'autres archives, à commencer par la banque photographique dont elle a été isolée, ici ouverte mais à peine survolée¹³. Pour ma part, cette photo m'a frappé au premier regard pour une raison : aujourd'hui comme hier, elle brave l'objectivité du savoir autant que son sujet brave l'objectif du photographe. Le « poing de défi » repéré par Roberto Ferrucci s'adresse à tous, chercheurs et universitaires compris. Il faut pouvoir sentir dans cette image comment agit le vêtement noir, comment l'hostilité peut empreindre les images en général. C'est un autre malaise, sensible et intellectuel, qu'à certains moments de l'étude on doit rechercher, à condition de ne pas voiler des archives parfois infimes, les voix discrètes de Gênes qui, loin des émeutes, portent chacune leur vérité.

21 juillet 2001, par Luciano Del Castillo¹⁴

- 12 J'ai toujours eu une théorie un peu folle : déjà enfant, j'essayais de disparaître, c'est-à-dire que j'essayais, quand j'étais quelque part, de me concentrer et de me convaincre qu'on ne me voyait pas, que j'étais invisible, et la chose incroyable, c'est que j'y parvenais. C'est une sorte de croyance qui m'a servi bien des fois dans mon travail. Je me concentrais et je croyais être devenu invisible, passer inaperçu, être gris, plat et sans contours.
- 13 C'est comme ça que, sans blouson ni casque ni genouillères, juste avec mon petit chapeau et mon tee-shirt orange, étant l'un des seuls parmi la police, les manifestants et les médias à ne pas avoir de protections, je commence à me promener dans Gênes. Je me déplace sur le front de mer, d'où je pourrai être au contact des manifestants tout en me tenant relativement proche de mon « bureau avancé ».
- 14 Les manifestants ont envahi la ville et malgré le poids des événements du jour précédent, l'ambiance est encore légère. C'est ainsi que je me déplace sous des arcades près de Corso Italia, et désormais pour moi les rues sont toutes sans nom ni points de repère. Des milliers de personnes arrivées de n'importe quel coin du monde. Des slogans durs contre les forces de l'ordre, des jets de projectiles, de briquets, de petites choses trouvées dans la rue, et la police qui probablement a reçu l'ordre de tenir bon, de ne pas céder aux provocations.
- 15 Derrière leurs visières brillantes, on entrevoit leur sueur, et la peur. Aucune réaction, juste une occasionnelle résistance passive, et c'est comme ça toute la journée : telles sont les règles d'engagement pour le 21 juillet.
- 16 La ville envahie par les manifestants, alors qu'une toute petite fraction est « habitée » par quelques encombrants « grands de ce monde », des chefs d'État ou de gouvernement qui se déplacent sous escorte, assiégés dans la zone rouge, surjouant un comportement normal, comme si dehors tout était tranquille, comme si la vie continuait normalement, sans que ça fasse de vagues.
- 17 Parmi les milliers de personnes qui ont convergé vers Gênes, pacifiquement pour la plupart, les hommes vêtus de noir reviennent allumer la mèche de la haine. Toujours en suivant mon instinct et les nouvelles des radios radicales, je me rends piazzale Kennedy, où déjà des manifestants des franges les plus violentes ont convergé pour engager l'affrontement avec les forces de l'ordre. Les groupes les plus durs, venus de Grèce et d'Allemagne, commencent à attaquer les banques puis les magasins et tout ce qui peut représenter le pouvoir des multinationales, pillant jusqu'aux boutiques les moins protégées, restées intactes la veille. Les black blocs assaillent n'importe quel commerce, sans se préoccuper du reste du cortège. Ils renversent une voiture, deux d'entre eux montent dessus et voici que l'un d'eux lève haut le poing en serrant un poinçon dans l'autre main, comme pour marquer la « prise de Gênes » – un millième de seconde et je prends la photo [voir fig. 1] qui restera le symbole de Gênes 2001, en plus de faire la une des journaux – une marée de manifestants pacifiques pris en otage par une poignée d'individus violents, avant d'être utilisés comme boucs émissaires par les forces de l'ordre.
- 18 Je suis déjà épuisé en sortant et bien que cette fois-ci j'ai amené avec moi une bouteille d'eau (denrée introuvable) pour boire et mouiller mon bandana afin de soulager mes yeux qui brûlent, je respire mal, j'ai des convulsions. Il y a, je m'en rappelle, une

fontaine, et je m'y plonge à cause de la sensation de brûlure que j'ai partout : les yeux, la peau, j'ai envie de vomir, mais je vomis de la morve. Je vois des manifestants courir dans tous les sens, et, plus loin, des unités compactes de centaines d'agents de police et de *guardia di finanza* précédés par un blindé qui lance des palets sans discontinuer. Des hélicoptères aussi on lance des lacrymogènes sur la foule. À partir de ce moment-là, pour tous ceux qui se trouvent dans la rue, tout va basculer. Le groupe violent disparaît et les forces de l'ordre changent complètement d'attitude en attaquant le cortège et en le coupant en deux, déchaînant contre les manifestants une chasse à l'homme des plus féroces. La partie antérieure du cortège poursuit la manifestation alors que la partie postérieure ne peut ni avancer ni reculer, bloquée par la masse même des manifestants qui arrivent encore très nombreux de l'arrière.

- 19 La charge commence, brutale, et les forces de l'ordre qui jusqu'alors avaient maintenu un comportement plus ou moins responsable commencent à fractionner le cortège en petits groupes, en les bloquant et en les frappant sur place. Ce ne sont pas de simples passages à tabac : on dirait qu'ils veulent se venger de toutes les heures passées à attendre, immobiles, à subir des invectives.
- 20 J'ai vu des scènes qui m'ont empêché de dormir, j'en ai été témoin en tant que journaliste et j'ai dû, non sans difficulté, maintenir une certaine distance par rapport à ce qui se passait ; j'ai fait le plein de férocité.
- 21 Dans certains cas j'essaie d'intervenir, j'essaie d'aider avec des gestes calmes, ici un vieux monsieur à terre avec la tête en sang, là une dame. Je trouve une jeune fille paralysée par la peur, je la prends dans mes bras, je lui dis des mots apaisants pour chercher à comprendre à quel groupe elle appartient, si elle a des amis à proximité, le tout avec les policiers qui nous intiment l'ordre de libérer la zone, et elle qui ne bouge pas. J'arrive à la faire entrer sous un porche et à demander de l'aide aux gens de l'immeuble. Elle me serre fort, terrorisée, elle ne veut pas me laisser partir, elle s'était attachée à moi, je lui promets qu'il ne lui arriverait rien et je demande à ces personnes de s'en charger, de lui permettre de téléphoner si elle en a besoin. Entre-temps, elle arrive à me dire qu'elle est venue avec un groupe du collectif des collèves de Faenza, si ma mémoire est bonne. J'ai marmonné quelques mots en dialecte émilien pour la faire rire, se détendre, pendant que d'un appartement on lui amenait de l'eau et du sucre.
- 22 Mères de famille, personnes âgées, jeunes pris et jetés à terre, bastonnés à coups de matraque et parfois avec des pratiques peu orthodoxes. Les rues de la ville commencent à se couvrir de taches rouges. Ceux de ma génération se rappelleront sûrement le film de Stuart Hagmann *The Strawberry Statement (Des fraises et du sang, 1970)*, sur l'occupation d'une fac. Ces images me sont tout de suite venues à l'esprit, les images du carnage, quand la police fait irruption dans l'amphi avec les gaz, en massacrant les étudiants, en les traînant dehors. C'était probablement un présage de ce qui allait arriver peu de temps après dans l'école Diaz, où les médias alternatifs et les volontaires du Social Forum avaient pris leurs quartiers, et qui, d'ici quelques heures, serait attaquée par les forces de l'ordre (mais je ne le saurais qu'après être sorti moi-même de l'hôpital).
- 23 Je commence à voir des crânes fracassés, vraiment ouverts, des bras qui pendent. Même les secouristes, les médecins et les infirmiers volontaires avec leurs gilets blancs à croix rouge, sont submergés par cette vague incontrôlable d'agents complètement givrés, qui semblent sans commandement. Les manifestants, pris de panique, réagissent de manière irrationnelle, les plus chanceux parviennent à s'échapper, les moins fortunés

sont encerclés et bastonnés par des groupes de policiers, qu'ils implorent. Je suis dans un état de semi-inconscience et j'ai l'intuition qu'il me faut repartir tout de suite parce que je ne suis plus certain de parvenir à résister à cette escalade de violence et à rentrer sain et sauf avec le matériau photographique de la journée. J'ai peur, comme c'était arrivé la veille, de perdre les cartes SD ou qu'ils cassent mes appareils ou me les confisquent dans cette grande confusion, quand on ne comprend plus qui commande. Non sans difficulté, au milieu de la foule et des unités qui « ne faisaient pas de prisonniers », je recherche les petites rues et en quinze minutes à pied, j'arrive à la maison. Pendant que les cartes chargent sur l'ordinateur, je me jette sous la douche, mes yeux sont maintenant des pastèques rouges, avec deux petites fissures à travers lesquelles je vois vaguement le monde. Je remets des collyres, cette fois je me soigne. Et je prends du paracétamol en espérant apaiser l'inflammation. Je retourne sur le bureau de l'ordi, les photos sont sur l'écran et je commence l'editing, la sélection. Je n'envoie pas plus de trois ou quatre photos à la fois (autre époque : le modem était encore analogique, très lent, 56 k), donc celles que j'envoie doivent être « l'événement ». Je choisis tout de suite celle du black bloc sur la voiture [voir fig. 1] et deux autres qui ressemblent plus aux territoires palestiniens occupés qu'à Gênes. La West Bank, une intifada de chez nous. Et comme dernière photo j'envoie un mur de policiers gris-vert derrière un blindé.

- 24 J'ai fait le plus gros, mais dehors le hullement des sirènes et les tirs continuent, et c'est ainsi que je prends mon courage à deux mains, que je me force à retourner dans la rue. Je rejoins piazzale Kennedy déjà dégagé. Dans la rue, il y a les lamentations des blessés, la peur de ceux qui se sont perdus, des groupes de personnes avec les mains en l'air qui demandent de l'eau, des secours, des gens couchés par terre baignant dans leur propre sang. J'aide les plus abîmés à se remettre sur pieds. La scène est apocalyptique car durant les affrontements, même quand ils sont rudes, l'adrénaline fait tenir bon et parfois on ne se rend pas compte de la gravité de ce qui est en train de se passer. Je cherche encore à raconter ce pour quoi je suis allé à Gênes et dont je n'ai pratiquement rien vu : la manifestation du GSF. Je me dirige vers la portion du cortège qui a réussi à passer et autour de moi flotte un paysage martien, retourné, entièrement saccagé.
- 25 Pendant que je vagabonde, perdu dans les ruines de ce qui devait être la rencontre des huit grands maîtres du monde, après avoir survécu sans une écorchure (ou presque) à deux jours de coups, de molotovs, de lacrymos, en pensant à cette pauvre fille paralysée par la peur, mon attention est attirée par un groupe de jeunes terrorisés, certains vêtus en clown, d'autres qui semblent être artistes de rue, en quête de la gare de Brignole pour rentrer chez eux. Ils sont bloqués par une rangée de policiers qui ne les laisse pas passer. Je lève mon appareil pour raconter l'étrange anomalie que constituent ces personnes, les mains en l'air, confrontées à des policiers en tenue anti-émeute et je prends une, deux, trois photos et sans m'en apercevoir, voilà qu'une décharge de gaz, partie d'à peine quelques centimètres, m'arrive dans les yeux, me projette à terre.
- 26 J'ai à peine le temps de m'en rendre compte que déjà plusieurs agents sont sur moi, tandis qu'arrivent à mon secours Fiorenza Sarzanini du *Corriere della Sera* et Gérard Julien de l'AFP, qui avait travaillé trois ans en Italie et qui me connaissait. À ce moment-là, les policiers lâchent leur proie mais refusent de me secourir. L'une des personnes près de moi réussit à faire intervenir une ambulance. Deux soignants bardés de partout, blouses blanches et masques à gaz, me prennent en charge jusqu'aux urgences de Galliera, où on m'enlève mes vêtements imprégnés de gaz pour les mettre

de côté. On me vêtit d'une blouse bleue et, après un temps d'attente pour soigner les dizaines de blessés avant moi (je suis code jaune), on m'examine. J'ai une possible lésion à l'œil droit, à vérifier par un contrôle de l'ophtalmo, et on me laisse sur une civière dans un couloir. Aux urgences, outre l'infirmier qui garde les chambres, plusieurs policiers en civil rôdent, contrôlent les arrivées une à une ; certains sont pris et emmenés ailleurs.

- 27 Ma principale préoccupation, c'est mon sac avec les appareils photo, les objectifs... Je suis fatigué, j'ai la tête qui tourne, je veux seulement fermer les yeux et me dégager des hurlements de douleur qui arrivent des urgences, me réveiller quand tout ça sera fini. Avant de m'endormir, je vois passer un policier en service à l'hôpital qui vérifie la présence d'éventuels blessés suspects à signaler à ses supérieurs. Je ne sais s'il l'a fait pour moi ou si je lui ai semblé être un malade inoffensif. J'étais indécis quant au fait de lui montrer mon pass, certes ensanglanté, mais officiel tout de même. Et sans m'en rendre compte, je m'endors. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis là quand m'arrive un coup de fil de Roberta. J'essaie de mentir effrontément, elle me devance en me disant que son frère lui a tout dit. Je cherche à minimiser la situation, en disant que j'attends que les choses se calment pour retourner au bureau, tout récupérer, puis chercher le premier moyen de transport disponible, train, avion, bus, pour rentrer à Rome. J'appelle aussi ma mère et, après avoir raccroché, la nuit, la vraie, tombe sur Gênes.
- 28 La nuit la plus sombre de la République depuis ma naissance est en train de s'abattre sur l'école Diaz et sur la caserne de Bolzaneto et moi, ignare, je ferme les yeux en espérant rêver des Caraïbes...
- 29 En l'espace de quelques heures, mes certitudes sur la démocratie, en laquelle j'ai toujours cru, à laquelle j'ai consacré ma vie, pour laquelle j'ai manifesté, travaillé, appris de mon père durant l'après-guerre, toutes ces certitudes commencent à vaciller. Je me rends compte à quel point il est fragile, cet équilibre de la raison, et comment en quelques instants à peine, on peut détruire des années de bataille, de certitudes légales, des siècles d'engagement qui régissent notre quotidien, nous permettent de vivre ensemble. Je m'écroule dans un profond sommeil pour me réveiller à 6 h 45 du matin avec la sonnerie du téléphone : c'est le chef de l'agence « concurrente », un Américain qui parle italien avec l'accent anglo-saxon typique et qui, à sa manière, me félicite : « Tu nous as mis sur le cul avec cette photo, tu nous as fait vraiment mal ! Quand tu rentres à Rome, passe nous voir, t'as une bouteille au frais. »
- 30 J'ai laissé Gênes derrière moi comme un souvenir lointain. Mais pendant longtemps m'est resté le malaise, le goût amer de ce retour à la peur et tant de questions sur tout ce que j'ai vu et que je ne pensais pas voir dans ma vie. J'arrive chez moi avec l'unique envie de me coucher et d'effacer ce moment.
- 31 Pendant des années je n'ai plus parlé de ces jours ni de ces photos.

21 luglio 2001, da Luciano Del Castillo¹⁵

- 32 Ho sempre avuto una teoria fuori di testa: fin da bambino provavo a scomparire, cioè provavo a stare in un posto, mi concentravo e mi convincevo che non mi vedessero, che ero invisibile e la cosa incredibile è che ci riuscivo; convinzione che mi è servita diverse

- volte sul lavoro. Mi concentravo e credevo di essere diventato invisibile, di non essere notato, grigio, piatto e senza forme.
- 33 Così a Genova, senza giubbotto, caschetto e ginocchiere con solo il mio cappellino e la maglietta arancione, uno dei pochi tra polizia, dimostranti e media a non avere protezioni, riprendo i miei giri. Mi sposto sul lungomare da dove potrò avere un contatto maggiore con i manifestanti e stare relativamente vicino al mio “desk avanzato”.
- 34 I dimostranti hanno invaso tutta la città e nonostante il peso degli avvenimenti del giorno prima il clima è ancora leggero, così mi sposto sotto dei portici vicino Corso Italia, ormai per me le strade sono tutte senza nomi e riferimenti, migliaia di persone arrivate da qualsiasi parte del mondo. Slogan duri contro le forze dell'ordine, lanci di oggetti, accendini, piccole cose trovate sulla strada e la polizia che probabilmente ha ricevuto l'ordine di tenere duro, di non accettare provocazioni.
- 35 Da dietro le visiere luccicanti si intravede il loro sudore, la paura. Nessuna provocazione, solo eventuale resistenza passiva e così per tutto il giorno, quelle sono le regole di ingaggio per il 21.
- 36 La città invasa dai dimostranti, mentre una fetta piccolissima è “abitata” da pochi, ingombranti “grandi”, capi di Stato, di overno, che si muovono con scorte, assediati nella zona rossa, ostentando un comportamento normale, come se al di fuori tutto fosse tranquillo, la vita continuasse normalmente, senza nessun fermento.
- 37 Tra le migliaia di persone convenute a Genova, per lo più pacificamente, tornano gli uomini vestiti di nero a riaccendere la miccia dell'odio. Seguendo sempre il mio istinto e le notizie delle radio degli antagonisti mi sposto su piazzale Kennedy, dove già manifestanti delle aree più violente sono convenuti per ingaggiare lo scontro con le forze dell'ordine. I gruppi più duri, quelli di Grecia e di Germania, prendono ad attaccare le banche e in seguito i negozi e tutto ciò che può rappresentare il potere delle multinazionali, saccheggiando anche i meno di fesi negozi rimasti in piedi il giorno prima. I black bloc assaltano qualsiasi esercizio commerciale, incuranti del resto del corteo, rovesciano un'automobile e due di loro salgono sopra e il primo leva il braccio in alto stringendo un punteruolo nel pugno, come per sancire la “presa di Genova”, un millesimo di secondo, scatto la foto (vedi pagina 63) che rimarrà, oltre che sulle prime pagine dei giornali, il simbolo del G8 di Genova: una marea di pacifici manifestanti presi in ostaggio da un manipolo di violenti e successivamente usati da capro espiatorio dalle forze dell'ordine.
- 38 Sono già esausto in partenza e nonostante questa volta mi sia portato l'introvabile bottiglia di acqua da bere e per metterla sulla bandana per alleviare il bruciore agli occhi, respiro male, ho convulsioni. C'è una fontana, ricordo, e mi immergo dentro per la sensazione di bruciore che ho ovunque: sugli occhi, sulla pelle, senso di vomito, ma vomito muco. Vedo manifestanti correre da una parte all'altra e, oltre, reparti ompatti di centinaia di agenti e guardia di finanza preceduti da un blindato che spara candelotti, senza fermarsi e anche dagli elicotteri vengono sparati lacromogeni verso la folla. Da quel momento per tutti coloro che si trovano in strada cambierà tutto. Il gruppo dei violenti scompare e le forze dell'ordine cambiano totalmente atteggiamento attaccando il corteo e spezzandolo in due, scatenando contro i dimostranti una feroce caccia all'uomo. Hanno diviso la parte anteriore che prosegue mentre la parte

posteriore non può andare né avanti né tornare indietro, bloccati dalla stessa massa di manifestanti che arrivano ancora in tanti dalla coda.

- 39 La carica comincia duramente e le forze dell'ordine, che fino ad allora hanno mantenuto un comportamento più o meno responsabile, cominciano a dividere il corteo in piccoli gruppi, bloccandoli e picchiandoli sul posto. Ma non sono semplici pestaggi, sembra si vogliano rifare di tutte le ore passate a stare fermi e a subire le invettive del corteo.
- 40 Ho visto scene che non mi hanno fatto dormire, sono stato testimone, giornalista e ho dovuto, con difficoltà, mantenere la mia distanza da quello che succedeva e ho fatto il pieno di ferocia.
- 41 In alcuni casi provo a intervenire, in maniera pacata cerco di aiutare ora un anziano a terra con la testa insanguinata, ora una signora. Trovo una ragazza paralizzata dalla paura, l'abbraccio, le dico parole dolci cercando di capire con che gruppo stia, se ha amici vicini, il tutto con i poliziotti che ci intimano di liberare la zona e lei che non si muove. Riesco a farla entrare in un portone e a chiedere aiuto a qualcuno del condominio, lei mi abbraccia forte, terrorizzata, non mi vuole lasciare, mi si era attaccata, le prometto che non le sarebbe successo niente e prego queste persone di occuparsene, di farle fare telefonate nel caso avesse avuto bisogno. Nel frattempo riesce a dirmi che è venuta con un gruppo del collettivo degli studenti medi di Faenza, se non ricordo male, biascicai qualche parola in emiliano per farla ridere, rilassare, dall'appartamento le portarono acqua e zucchero.
- 42 Madri di famiglia, anziani, ragazzi presi e sbattuti a terra, bastonati con i "tonfa" e anche a volte con pratiche poco ortodosse. Le strade della città cominciano a macchiarsi di rosso. Quelli della mia generazione ricorderanno sicuramente il film di Stuart Hagmann "*The strawberry statement*" ("Fragole e Sangue") sull'occupazione di una università. Mi sono venute in mente subito quelle immagini, le immagini della mattanza quando la polizia fa irruzione nell'aula magna con i gas, massacrando gli studenti, portandoli via di peso. Probabilmente è stato un presagio di ciò che sarebbe successo di lì a poco alla scuola Diaz, dove si erano acuartierati i media alternativi e i volontari del social forum e che di lì a poche ore sarebbe stata attaccata dalle forze dell'ordine (ma io ne sarei venuto a conoscenza solo dopo essere uscito dall'ospedale).
- 43 Comincio a vedere teste rotte, proprio aperte, braccia penzolanti e anche i soccorritori, medici e infermieri volontari con giubbini con la croce rossa travolti da quell'onda inarrestabile di agenti impazziti che sembrano senza comando. I dimostranti presi dal panico reagiscono senza logica, i più fortunati riescono a scappare, i meno fortunati circondati e bastonati da gruppi di poliziotti, ai quali chiedono pietà. Io sono in uno stato di semi incoscienza e ho l'intuizione di tornare subito a casa perché non sono più sicuro che riuscirò a resistere a quella escalation di violenza e a portare in salvo me stesso e il materiale fotografico che ho prodotto. Ho paura, come era successo il giorno prima, di perdere le schede o che mi spacchino le fotocamere o me le sequestrino in quella grande confusione dove non si capisce più chi è al comando. Con grandi difficoltà di movimento in mezzo alla folla e ai reparti schierati che "non facevano prigionieri" cerco le strade interne e in quindici minuti a piedi arrivo a casa. Mentre le schede si scaricano sul laptop, mi butto sotto la doccia, i miei occhi sono ormai cocomeri rossi, con due fessurine dalle quali intravedo l'esterno. Metto ancora del collirio, questa volta medico e, sperando di placare l'infiammazione, prendo del paracetamolo. Torno sul desk, le foto sono sul monitor e con un programma comincio a fare l'editing, la scelta.

Non mando (erano tempi diversi, il modem era ancora analogico, molto lento, da 56 k) più di 3/4 foto per volta, quindi quelle scelte devono essere "l'evento". Scelgo subito quella del black bloc sopra l'auto e poi altre due che più che Genova sembrano i territori occupati palestinesi, la West Bank, un'intifada di casa nostra e come ultima foto mando il muro di poliziotti grigioverde dietro un blindato.

- 44 La parte più importante l'ho fatta, ma fuori l'ululato delle sirene e gli spari continuano, così mi faccio forza e ritorno sulla strada, raggiungo piazza Kennedy già liberata. Per strada i lamenti di chi è ferito, la paura di chi si è perso, gruppi di persone con le mani alzate che chiedono acqua, soccorsi, gente per terra in mezzo al proprio sangue, quelli più malridotti li aiuto a rimettersi in piedi. La scena è apocalittica perché durante lo scontro, per quanto possa essere pesante, l'adrenalina ti fa tenere duro e a volte non ci si rende conto della gravità di quello che sta succedendo. Cerco ancora di raccontare quello per cui sono andato a Genova e di cui non ho praticamente visto niente: la manifestazione del GSF. Mi dirigo verso quella parte di corteo che è riuscito a passare e intorno a me aleggia un paesaggio marziano, tutto rotto, divelto.
- 45 Mentre girovago perso tra le macerie di quello che doveva essere l'incontro degli otto grandi padroni del mondo, dopo essere sopravvissuto senza neanche (quasi) un graffio a due giorni di botte, molotov, lacrimogeni, pensando a quella povera ragazza paralizzata dalla paura, la mia attenzione è attirata da un gruppo di ragazzi terrorizzati, alcuni vestiti da clown, altri artisti di strada, che vorrebbero arrivare alla stazione di Brignole per tornare a casa, bloccati da uno schieramento di poliziotti che non li fa passare: alzo la fotocamera per raccontare quella strana anomalia di persone con le mani alzate affrontate in alo modo da poliziotti in tenuta antisommossa e scatto una, due, re foto e senza accorgermene mi arriva da pochi centimetri una scarica di gas dentro agli occhi che mi scaraventa a terra.
- 46 Neanche il tempo di rendermene conto che mi sono già addosso diversi agenti quando in mio soccorso arrivano Fiorenza Sarzanini del "Corriere della Sera", Gerard Julien della agenzia francese AFP che aveva lavorato tre anni in Italia e mi conosceva. I poliziotti a quel punto mollano la preda ma non vogliono soccorrermi e una delle persone che mi stava vicino riesce a fare intervenire un'ambulanza. Due sanitari bardati di tutto punto con tute bianche e maschere antigas mi caricano e mi portano al pronto soccorso del Galliera dove mi tolgono tutti gli indumenti ormai permeati di gas e li imbustano, mi fanno indossare un camice blu da degente e dopo un'attesa per curare le decine di feriti prima di me (io codice giallo) mi visitano diagnosticandomi una possibile lesione all'occhio destro, da verificare in un successivo controllo all'oftalmico, lasciandomi su una barella in un reparto. Al pronto soccorso, oltre al piantone di stanza in ospedale, si aggirano diversi poliziotti in abiti borghesi che, a uno a uno, controllano gli arrivi e alcuni vengono presi e portati da altre parti.
- 47 Il mio pensiero è la borsa con le macchine fotografiche, gli obiettivi... sono stanco, tutto gira, voglio solo chiudere gli occhi ed estraniarmi dalle urla di dolore che arrivano dal pronto soccorso, svegliarmi che già tutto è finito. Prima di addormentarmi passa un poliziotto in servizio all'ospedale che deve verificare eventuali feriti sospetti da segnalare ai superiori. Non so se lo ha fatto o se gli sono sembrato un malato inoffensivo, indeciso se mostrargli il mio badge/pass o meno, sporco di sangue, ma sempre un documento ufficiale. E senza accorgermene mi addormento. Non so da quanto tempo sono in quel posto e mi arriva la telefonata di Roberta. Provo a mentire spudoratamente quando lei mi precede dicendomi che il fratello l'ha informata di tutto.

Così cerco di minimizzare, che aspetto si calmino le acque per tornare al mio desk, a prendere tutto e poi avrei cercato il primo mezzo disponibile, treno, aereo, autobus e sarei tornato a Roma. Chiamo anche mia madre e, dopo avere chiuso la comunicazione, la notte, la notte vera, scende su Genova.

- 48 La notte più buia della Repubblica da quando ero nato si stava abbattendo sulla scuola Diaz e sulla caserma di Bolzaneto e io, ignaro, chiudevo gli occhi sperando di sognare i Caraibi...
- 49 In poche ore le mie certezze sulla democrazia, in cui ho sempre creduto, per la quale ho dedicato la mia vita, manifestato, lavorato, appreso da mio padre in questo Paese dal dopoguerra, stavano vacillando. Mi sono reso conto di quanto sia fragile l'equilibrio della ragione e come in pochi momenti si possano distruggere anni di battaglie, certezze legali, secoli di impegno che gestiscono la nostra quotidianità, che ci consente la convivenza. Crollo in un sonno profondo per svegliarmi alle 6.45 del mattino al suono del telefono: è il capo dell'agenzia "competitor", un americano che parla italiano con il tipico accento anglosassone e, a modo suo, si complimenta con: Ci hai stracciato il culo con quella foto, ci hai fatto veramente male! Quando torni a Roma passa da noi, hai una bottiglia pagata.
- 50 Mi sono lasciato Genova alle spalle come un ricordo lontano, ma per molto tempo mi è rimasto il disagio, l'amaro in bocca per quel ritorno alla paura e tanti interrogativi per tutto quello che ho visto e che non credevo nella mia vita avrei ancora visto. Arrivo a casa con solo la voglia di distendermi e cancellare quel tempo.
- 51 Per anni non ho parlato più di quei giorni e di quelle foto.

Milan 1977, Gênes 2001, par Jacopo Galimberti

- 52 Lorsqu'en juillet 2001, *Il Corriere della Sera* publia la photographie, prise par Luciano Del Castillo, d'un homme habillé en noir lors des protestations contre le G8 dans la ville de Gênes (voir fig. 1), il est fort possible que certains lecteurs l'aient associée à une image qui a suscité un immense débat un quart de siècle auparavant, en mai 1977. Cette image demeure, en Italie, l'une des photographies les plus célèbres parmi celles qui sont appelées à raconter l'histoire du pays. Elle donne à voir (fig. 7) un militant cagoulé de l'autonome ouvrière, au cœur de la via De Amicis, non loin du centre-ville de Milan, en pleine journée, pistolet en main.

Figure 7. Paolo Pedrizzetti, photographie prise via De Amicis à Milan le 14 mai 1977



Photographie reproduite avec l'aimable autorisation des ayants-droit de Paolo Pedrizzetti

- 53 À l'arrière-plan, on entrevoit des hommes armés au visage masqué, ainsi qu'un photographe parmi d'autres présents sur les lieux. Grâce à leurs archives ainsi qu'à une recherche minutieuse, un livre paru en 2011 a permis de reconstruire ce qui s'est passé en cette journée de mai 1977, qui coûta la vie à un policier et qui fut catastrophique sur le plan politique pour l'autonomie ouvrière à Milan¹⁶. Loin d'être un simple exercice de micro-histoire, cet ouvrage édité par Sergio Bianchi tente, entre autres choses, de contredire l'une des thèses avancées par ceux qui, tel Umberto Eco, s'empressèrent d'interpréter cette photographie comme l'image d'une défaite, voire de l'instrumentaliser afin de diaboliser l'autonomie tout entière – une thèse qui fut parodiée par un article du journal *Lotta Continua* (fig. 8).
- 54 En 1977, une lecture répandue consistait à voir l'image de Paolo Pedrizzetti comme la preuve définitive du prétendu isolement de la lutte armée au sein du mouvement. Toutefois, l'autonome et ses camarades à l'arrière-plan faisaient bel et bien partie d'un cortège, que l'on voit d'ailleurs assez nettement en haut à gauche de l'image.

Figure 8. Pio Baldelli, « Il diavolo c'è. Ve l'abbiamo fotografato! » [Le diable existe. On vous l'a photographié !], *Lotta Continua*, 15 juin 1977



- 55 Il se pourrait qu'un lecteur ou une lectrice du *Corriere della Sera* (un journal historiquement lié à la haute bourgeoisie milanaise) ait fait le lien entre les deux images, car elles ont en commun plusieurs traits saillants. Dans les deux cas, le cadrage met en valeur la force, la menace et, en même temps, la solitude « du » protagoniste – « du », car si l'on connaît l'identité de l'autonome de Milan, on ignore celle du black bloc de Gênes, bien que la presse de l'époque, comme le film *Diaz: Don't Clean Up This Blood* de Daniele Vicari, aient considéré comme une évidence qu'il s'agit d'un homme. En 2001, tout comme en 1977, la figure centrale, mise en avant comme une sorte de héros maléfique, est relativement isolée du cortège, pourtant bien présent à l'arrière-plan. Dans un cas comme dans l'autre, le militant semble pris en flagrant délit, pour ainsi dire, ce qui limite considérablement la possibilité d'invoquer l'ambiguïté du contexte et, dès lors, toute précaution dans l'interprétation des faits représentés. La comparaison entre les deux images révèle aussi qu'en l'espace d'un quart de siècle, les rapports de force ont drastiquement changé. Si l'autonome de la via De Amicis se cachait derrière un passe-montagne et une simple écharpe, et s'il peut brandir une arme similaire à celle des forces de l'ordre qu'il est en train de viser, le black bloc de Gênes se voit contraint – tout comme son complice derrière lui, véritable « masque sans visage » selon la terminologie de Hans Belting¹⁷ – à se déguiser complètement (malgré la forte chaleur estivale), et les armes lui manquent, à moins de voir son poinçon comme une arme contondante, ce qui serait risible.
- 56 Comparée à la photographie de Paolo Pedrizzetti, l'image de Luciano Del Castillo atteste, au fond, un désarmement et la mise en place de technologies de vision bien plus efficaces dans le contrôle des manifestations et des populations de façon générale. Parallèlement, elle signale un rapport différent entre photographes et militants. Si le black bloc de Gênes semble se mettre en scène, l'autonome milanais, comme le montrent certaines archives publiées dans l'ouvrage de Bianchi, attrapa une photographie présente sur les lieux quelques secondes après les tirs et lui intima, pistolet au poing, d'ouvrir son appareil afin de détruire les images imprimées sur la pellicule.
- 57 Au lecteur du *Corriere della Sera*, le black bloc de Gênes aurait également pu évoquer d'autres images de 1977, et notamment celles qui attestaient la coprésence des cagoules, des poings levés, des cocktails Molotov, des pistolets réels et des armes

symboliques (fig. 9), comme c'est le cas sur une couverture de la revue Rosso (« Rouge »), l'une des plus importantes de l'autonomie ouvrière, datée de mars 1977.

Figure 9. Couverture du journal Rosso, n° 17-18, mars 1977



Le titre dit : « Vous l'avez payé cher... mais vous n'avez pas tout payé ! »

- 58 Le geste du pistolet – mimé avec le pouce, l'index et le majeur tendus – était omniprésent dans les cortèges autonomes en 1977. Il avait même un nom : le geste du « P.38 », un type de pistolet parfois aussi appelé « camarade P.38 » dans les chants entonnés par les manifestants. Le Walther P.38 était une arme en service dans l'armée allemande durant la Seconde Guerre mondiale. Il est très peu probable que les autonomes italiens aient utilisé ce pistolet obsolète, car la manière la plus courante pour eux d'obtenir des armes à feu était de braquer les armureries, qui ne vendaient pas ce modèle.
- 59 La référence au P.38 ne doit pourtant rien au hasard, car elle découle d'une autre image qui marqua profondément les esprits, s'agissant de la première apparition d'ouvriers armés depuis 1945. Je pense à la photographie de l'enlèvement d'Idalgo Macchiarini (un dirigeant de l'usine Sit-Siemens de Milan) en 1972 (fig. 10). Il s'agit du premier enlèvement perpétré par les Brigades rouges, qui prirent Macchiarini en otage pendant une vingtaine de minutes, le temps de le passer à tabac et de le prendre en photo.

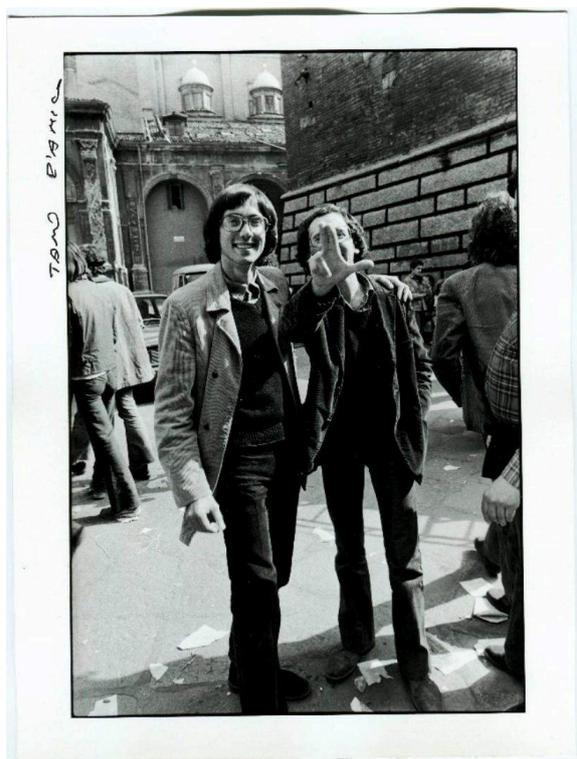
Figure 10. Polaroid envoyé par les Brigades rouges à la presse suite à l'enlèvement d'Idalgo Macchiarini



Droits réservés

- 60 L'une des deux armes visibles dans l'image, le P.38 sur la gauche – qui allait hanter l'imaginaire italien – avait été confisqué à un soldat nazi durant la Seconde Guerre mondiale. Dans le contexte de cette photographie, qui fut publiée par de nombreux journaux à l'époque, il indiquait une continuité dans la lutte antifasciste. En effet, l'une des mains que l'on voit apparaître sur le polaroid est celle de Giacomo Cattaneo, un ancien partisan. Comme l'a relevé Christian Uva, le punctum de l'image (à savoir, le détail involontaire qui retient l'attention de l'observateur) se trouve sans doute à l'endroit précis où le canon froid du P.38 enfonce la joue de Macchiarini¹⁸.
- 61 En 1977, le geste du P.38 était toutefois loin d'être exclusivement réservé aux adeptes de la lutte armée. Au contraire, sa force résidait avant tout dans sa capacité à revendiquer une rupture avec le geste du poing levé, apparu dans les années 1920. Celui-ci demeurait présent dans les manifestations autonomes, mais il était de plus en plus associé au parti communiste italien, force politique réputée « réactionnaire » et foncièrement reléguée du côté du gouvernement en place, adversaire de l'autonomie. Pour preuve que le geste du P.38 possédait une capacité fédératrice qui dépassait ses sous-entendus belliqueux, on le retrouve dans une photographie de Tano d'Amico (fig. 11). En septembre 1977, Maurizio Gabbianelli, l'un des chefs de file de la mouvance dadaïste et pacifiste des « Indiens métropolitains », effectue le geste du pistolet tout en se dissimulant le visage, évoquant la cagoule par la même occasion.

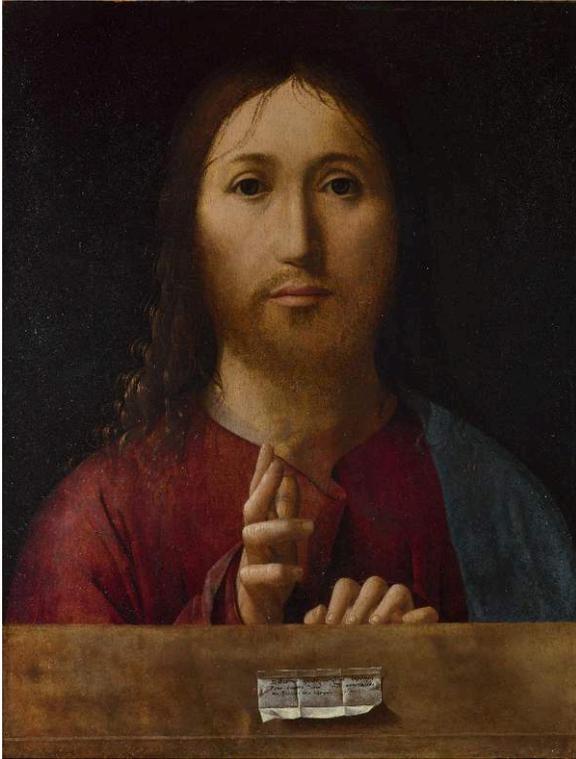
Figure 11. Tano d'Amico, portait de Pablo Echaurren et Maurizio Gabbianelli à Bologne, septembre 1977



Photographie reproduite avec l'aimable autorisation de Pablo Echaurren

- 62 Pablo Echaurren, l'homme qui se tient à la droite de Gabbianelli, confirme rétrospectivement que le geste de son ami, malgré le ton farceur cher aux « Indiens », n'était pas tout à fait ironique¹⁹.
- 63 Il a rarement été remarqué que le geste du « P.38 » n'évoque quasiment jamais un pistolet en position de tir frontal. Comme le cas de Gabbianelli le montre clairement, les militants qui l'adoptaient avaient plutôt tendance à diriger l'index et le majeur vers le ciel. Force est de constater les similarités qui existent avec un autre geste, omniprésent dans l'iconographie catholique : celui du Christ bénissant, où les trois doigts allongés symbolisent le mystère de la Trinité tandis que les deux doigts serrés rappellent au croyant la double nature du Christ, à la fois mortelle et immortelle. Comme l'a montré l'historien Carlo Ginzburg, Antonello da Messina, dans son célèbre *Christ bénissant* (aussi connu comme *Salvator Mundi*, « Sauveur du monde ») a su innover de façon radicale, en donnant l'illusion que les doigts transpercent le tableau, pénètrent dans l'espace réel et produisent ainsi un sens de la profondeur qui rompt avec les icônes hiératiques de la tradition byzantine²⁰ (fig. 12). Il serait intéressant de poursuivre les analyses de Ginzburg dans cette direction, afin d'étudier notamment dans quelle mesure le geste du « P. 38 » s'inscrit dans la longue durée. Dans cette optique, peut-on le voir comme étant, au fond, un symbole induisant que le salut ne sera possible qu'à travers les armes ? Il s'agit assurément d'une piste à explorer.

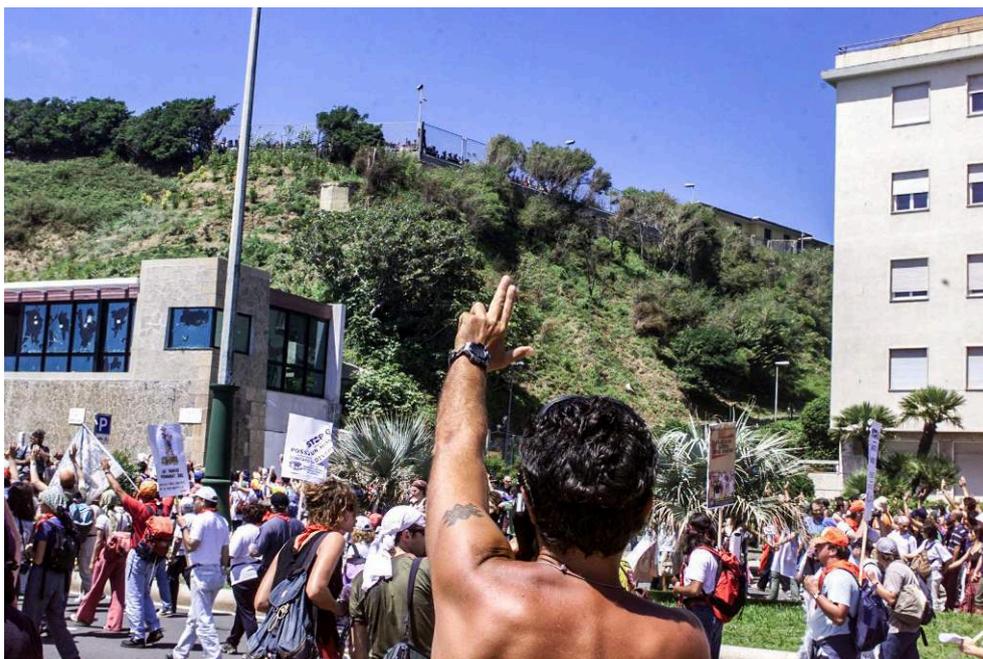
Figure 12. Antonello da Messina, *Le Christ bénissant*, vers 1475, huile sur toile, 38,7×29,8 cm, Londres, National Gallery



Londres, National Gallery (Source : Wikimedia Commons, licence CC0)

- 64 Le geste du P.38 pouvait encore être aperçu, bien qu'occasionnellement, dans les rues de Gênes lors des manifestations contre le G8 en 2001. Sur une photographie prise par Luciano Del Castillo (fig. 13), on voit un manifestant adresser ce geste à un groupe de policiers situés sur les hauteurs, qui regardent passer le défilé en contrebas. La photo ne montre pas son visage. Toutefois, dans un contexte où il n'existe pas encore de téléphones équipés de caméras, mais où les caméscopes sont très répandus, son torse nu et ses tatouages le rendraient facilement identifiable. La menace pourrait ainsi paraître anachronique – seules les forces de l'ordre tirèrent à coup de pistolet à Gênes, comme en témoigne l'assassinat de Carlo Giuliani – mais ce « P.38 » d'un homme dont l'identité reste inconnue peut également être vu comme une citation, comme un geste retraçant une continuité historique : un *Nachleben* (pour reprendre le concept de l'historien de l'art Aby Warburg²¹), par lequel les dominés cachent leurs visages pour chercher à faire leur histoire.

Figure 13. Luciano Del Castillo, Gênes, 21 juillet 2001



Cote 628K6515, © Luciano Del Castillo

NOTES

1. Voir son site internet : [<https://delcastillo.myportfolio.com/work>] (consulté le 1^{er} novembre 2023). Je le remercie pour sa gentillesse et sa générosité dès ma première prise de contact en vue de la publication d'un article éclectique, ici revisité, intitulé « Le black bloc, terrain visuel du global. Éléments pour une iconologie politique de l'altermondialisme », *Terrains/Théories*, n° 5, 2016. En ligne : [<http://journals.openedition.org/teth/834>] (consulté le 1^{er} novembre 2023). Sa générosité s'est répétée à l'occasion du colloque *Gênes 2001-2021*, malgré les problèmes organisationnels induits par la pandémie de Covid-19.
2. Sur ces films et plus généralement sur la filmographie de Gênes, voir l'entretien d'Alice Leroy avec Carlo Augusto Bachschmidt dans ce numéro.
3. *On Fire. The Battle of Genoa and the Anti-Capitalist Movement*, s. l., One-Off Press, 2001. En ligne : [<https://files.libcom.org/files/on-fire.pdf>] (consulté le 1^{er} novembre 2023). Plusieurs clichés de Luciano Del Castillo y sont reproduits anonymement, tels que l'image référencée 628K6101 dans son archive, prise le 20 juillet. L'image retenue par le *Corriere della Sera* n'y figure pas.
4. J'en exclus volontairement plusieurs par souci de concision, à commencer par un tour d'horizon du poing dressé comme motif. Voir à ce propos L. Heusinger, « Faust », dans U. Fleckner, M. Warnke et H. Ziegler éd, *Handbuch der Politischen Ikonographie*,

Munich, Beck, 2011, tome 1, p. 293-300. J'écarte également l'imaginaire politique de la revue *Acéphale* de Georges Bataille, illustrée par André Masson et convoquée par les écrits du collectif autonome Tiquun à l'automne 2001 (fig. 2). Voir « Le Problème de la tête », *Tiquun*, n° 2, 2001, p. 114-127.

5. R. Ferrucci, *Ça change quoi*, trad. J. Nicolas, Paris, Éditions du Seuil, 2010, p. 45-46.
6. E. Crudden et al. (réal.), *Berlusconi's Mousetrap*, 2002.
7. L'image est reproduite dans M. Boidy, « Le black bloc, terrain visuel du global », art. cité, figure 7. En ligne : [<http://journals.openedition.org/teth/834>] (consulté le 1^{er} novembre 2023).
8. R. Ferrucci, *Ça change quoi*, *op. cit.*, p. 190.
9. D. D. Perlmutter et G. L. Wagner, « The anatomy of a photojournalistic icon: marginalization of dissent in the selection and framing of a "death in Genoa" », *Visual Communication*, vol. 3, n° 1, 2004, p. 100.
10. Voir la contribution de Julien Allavena dans ce numéro.
11. U. Eco, « Une Photo » [1977], repris dans *Id.*, *La Guerre du faux*, trad. M. Tanant, avec la collaboration de P. Caracciolo, Paris, Grasset, 1985, p. 212.
12. M. Tari, *Autonomie ! Italie, les années 1970*, trad. E. Dobenesque, Paris, La Fabrique, 2011, p. 280-285 ; M. Boidy, « Le black bloc, terrain visuel du global », art. cité.
13. Les planches-contacts que nous a partagées Luciano Del Castillo totalisent 473 prises de vue pour les seules journées des 20-21 juillet 2001. Il y reste bien des choses à voir.
14. Extrait de L. Del Castillo, *Pesto alla genovese. Tra lacrimogeni, molotov e sangue: la testimonianza diretta di un cronista a 20 anni dal G8*, Trevignano Romano, Tempesta Editore, 2021, p. 62-105, traduit de l'italien par Marie Fabre.
15. Estratto di L. Del Castillo, *Pesto alla genovese Tra lacrimogeni, molotov e sangue: la testimonianza diretta di un cronista a 20 anni dal G8*, Trevignano Romano, Tempesta Editore, 2021, p. 62-105.
16. S. Bianchi éd., *Storia di una foto. Milano, via De Amicis, 14 maggio 1977: la costruzione dell'immagine-icona degli "anni di piombo": contesti e retroscena*, Rome, DeriveApprodi, 2012.
17. H. Belting, *Faces. Une histoire du visage*, trad. N. Weill, Paris, Gallimard, 2017.
18. C. Uva, *Forme del contropotere tra cinema, video e fotografia nell'Italia degli anni Settanta*, Milan, Mimesis, 2015.
19. Conversation avec l'auteur, 21 octobre 2023.
20. C. Ginzburg, *Peur révérence terreur. Quatre essais d'iconographie politique*, trad. M. Rueff, Dijon, Les Presses du réel, 2013, p. 67-108.
21. G. Didi-Huberman, *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Éditions de Minuit, 2002.

RÉSUMÉS

Luciano Del Castillo est photographe de presse, auteur d'une importante série de clichés des manifestations organisées les 20 et 21 juillet 2001 contre la tenue du sommet du G8 à Gênes. Son image d'un homme cagoulé sur une voiture renversée a été publiée en première page du *Corriere della Sera* le 22 juillet. Il s'agit de l'un des principaux cadrages immédiats de la séquence historique étirée qu'est « Gênes 2001 ». Prolongeant une table ronde tenue le 10 septembre 2021 lors du colloque « Gênes 2001-2021 » à l'ENS de Lyon, cette contribution à trois voix ouvre son archive photographique personnelle dans plusieurs directions : l'histoire italienne du demi-siècle passé et la construction visuelle des journées génoises, analysée à partir de sources rares du mouvement autonome des années 1970 rassemblées et commentées par Jacopo Galimberti ; le symbolisme politique et ses survivances iconographiques dans la longue durée ; et, d'abord, la mémoire sensible d'un photographe, témoin et acteur du contre-sommet de Gênes, narrée dans un passage de son livre *Pesto alla genovese* (2021), et dont certains clichés sont ici montrés pour la première fois.

Luciano Del Castillo è un fotoreporter italiano, autore di un'ampia serie di foto delle manifestazioni contro il G8 di Genova del 20 e 21 luglio 2001. La sua immagine di un uomo incappucciato su un'auto ribaltata è stata pubblicata sulla prima pagina del *Corriere della Sera* del 22 luglio. È stata una delle principali inquadrature immediate di quella lunga sequenza storica che è "Genova 2001". A seguito della tavola rotonda tenutasi il 10 settembre 2021 durante il convegno "Genova 2001-2021" all'ENS di Lione, questo intervento a tre voci apre il suo archivio fotografico personale in diverse direzioni: la storia italiana dell'ultimo mezzo secolo e la costruzione visiva delle giornate di Genova, analizzata sulla base di rare fonti del movimento autonomista degli anni Settanta raccolte e commentate da Jacopo Galimberti; il simbolismo politico e le sue sopravvivenze iconografiche nel lungo periodo; e, soprattutto, la memoria sensibile di un fotografo, testimone e partecipe del contro-vertice genovese, raccontata attraverso un brano del suo libro *Pesto alla genovese* (2021). Alcune sue immagini vengono qui presentate per la prima volta.

Luciano Del Castillo is a press photographer, who took a large series of pictures of the demonstrations organised on 20 and 21 July 2001 against the G8 Summit in Genoa. His image of a hooded man on an overturned car was published on the front page of the *Corriere della Sera* on 22 July. This is one of the main immediate framings of the stretched historical sequence known as "Genoa 2001". This triple-voice panel, following on from a roundtable, held on 10 September 2021 during the "Genoa 2001-2021" conference at the ENS in Lyon, opens his personal photographic archive in several directions: the Italian history of the past half century and the visual construction of the G8 days, analysed from rare sources of the autonomous movement of the 1970s collected and commented by Jacopo Galimberti; political symbolism and its iconographic survivals in history; and, first of all, the sensitive memory of a photographer, witness and actor of the Genoa counter-summit, narrated in a passage in his book *Pesto alla genovese* (2021), some of whose photos are shown here for the first time.

INDEX

Keywords : photography, political iconography, political autonomy, memory, iconology

Parole chiave : fotografia, iconografia politica, autonomia politica, memoria, iconologia

Mots-clés : photographie, iconographie politique, autonomie politique, mémoire, iconologie

AUTEURS

MAXIME BOIDY

Université Gustave Eiffel • Maxime Boidy est maître de conférences en études visuelles à l'université Gustave Eiffel, membre du LISAA (EA 4120). Ses recherches portent principalement sur l'histoire intellectuelle des savoirs visuels et l'imagerie politique.

LUCIANO DEL CASTILLO

Luciano Del Castillo est photographe et journaliste. Il a couvert le sommet du G8 de Gênes pour l'agence de presse italienne ANSA. Parallèlement à de nombreuses expositions personnelles, il a publié ses souvenirs de Gênes dans *Pesto alla genovese. Tra lacrimogeni, molotov e sangue: la testimonianza diretta di un cronista a 20 anni dal G8* (Tempesta Editore, 2021).

JACOPO GALIMBERTI

IUAV de Venise • Jacopo Galimberti est professeur assistant à l'IUAV de Venise. Historien de l'art, il est spécialiste d'iconographie politique. Il a récemment publié, parmi de nombreux ouvrages et articles, *Images of Class: Operaismo, Autonomia and the Visual Arts* (Verso, 2022, à paraître en français aux Presses du Réel).